

L'éclat

LE JOURNAL de la C.L.
Coordination des Libertaires de l'Ain



Trimestriel

Dépôt légal : mai 2015

Déposé en mai 2015

ISSN : 2267-1072

Contact : cla01@laposte.net

Site : www.cla01.lautre.net

N° 12

Mai 2015

Directeur de publication :

J.-A. Puig

Dessin : OP

Mise en page : E. I

Imprimé par nos soins

Prix: libre

La liberté ne peut et ne doit se défendre que par la liberté.

(Michel Bakounine)

Édito : Supprimons les frontières !

Larmes de crocodile. Le dernier naufrage de migrantEs, qui a coûté la vie à 700 personnes le 18 avril, a déclenché un bel unanimité de réactions hypocrites. Du PS au FN, de Valls à Le Pen, tout le monde met en avant l'émotion et l'indignation. On déplore la situation des migrantEs quand elle aboutit à des drames trop visibles. Quant aux solutions proposées, elles vont toutes dans le même sens : renforcer le contrôle aux frontières, faire le tri entre les *bons migrants* (minorité à laquelle on aura parcimonieusement accordé le droit d'asile) et celles et ceux que l'on refoule ou expulse : les *réfugiéEs économiques* qui viendraient profiter des avantages sociaux offerts par les pays européens.

Le capitalisme tue. Les trafiquants d'humains qui ont entassé, brutalisé et conduit à la mort des centaines de personnes sont des criminels sans scrupules. C'est indéniable et tout le monde s'accorde à le dire. Mais les désigner comme seuls responsables, comme le font les mé-

dias et les politiciens, revient à occulter les véritables causes de cette situation. C'est le capitalisme, générateur d'injustices, d'inégalités et de misère, foyers de guerres et de violences qui conduit des femmes et des hommes à quitter leurs pays d'origine pour chercher un lieu où pouvoir survivre.



Un boulevard pour la xénophobie. Comme souvent, Marine le Pen dit tout haut et plus brutalement ce que la gauche pense tout bas et s'applique à mettre en pratique. À la

suite du dernier naufrage des migrants, elle propose une solution : « rendre nos pays non attractifs ; on coupe toutes les pompes aspirantes, on arrête de prendre en charge gratuitement l'école des enfants, les soins, l'aide sociale ». La Préfecture de l'Ain, organe d'un gouvernement de gauche, procède-t-elle autrement vis-à-vis des demandeurs d'asile de Bourg et Hauteville ? Refus de domiciliation, expulsions : les droits élémentaires des migrantEs ne sont pas garantis. Et si les procédures d'examen des dossiers ont été accélérées, c'est uniquement dans le but de pouvoir expulser plus rapidement. Rendre la France non attractive : on peut faire confiance à Valls et à Hollande pour y parvenir.

Liberté de circulation. Le capitalisme n'a pas de frontières et la mondialisation capitaliste produit des effets destructeurs, mais ce n'est pas le souverainisme – de droite comme de gauche – qui représente la solution. Pour nous, libertaires, tout être humain doit avoir le droit de vivre, circuler, s'installer librement. Abolition des frontières !

Gia.

À propos des Femmes et du Rojava

On a beaucoup parlé récemment dans les medias de Kobanê, ville kurde de Syrie, et de sa résistance sans moyens à Daesh et sans autre aide que celle des Kurdes de Turquie ou d'Irak, du soutien de ses habitants aux Assyriens, aux Yezidis et autres populations minoritaires éparpillées sur les routes de l'exode, seule alternative au massacre programmé par l'État islamique.

Ce qui est moins connu, c'est que Kobanê est, avec Efrîn et Cizîrê, l'un des trois cantons kurdes disjoints les uns des autres, qui forment la province du Rojava (région kurde de l'ouest de la Syrie). Et que les populations qui forment ce territoire laissé à l'abandon par le pouvoir syrien déstabilisé et par l'administration syrienne, s'organisent pour le faire vivre. L'originalité de cette organisation ?

- une tentative de construire un système d'auto-gouvernement fondé sur des bases laïques orienté vers plus de démocratie et de justice sociale avec une prise en compte de la diversité des groupes ethniques et/ou religieux qui peuplent ce territoire (Kurdes, bien sûr, mais aussi Arabes, Turkmènes, Assyriens, Chaldéens, Arméniens, Tchéchènes, Yezidis, chrétiens, musulmans, syriaques...)

- une composante féministe qui vise la liberté et le respect des femmes, et dont je voudrais un peu plus longuement parler.

Encore un article sur les femmes écrit par une femme, me direz-vous, mais les mentalités sont longues à changer, et quel que soit l'endroit de notre planète, le regard sur les femmes et la place qu'elles occupent dans la société est encore à travailler : (cf l'article sur l'humour misogyne, et celui de CKO sur le groupe de parole de femmes d'Hauteville).

Un film. Avez-vous vu le film d'Hiner Saleem, *My sweet Pepper Land* sorti en France en 2013 ? On y montre une jeune institutrice céli-

bataire nommée dans une petite école d'un village reculé du Kurdistan. Les hommes lui mènent la vie dure et vont jusqu'à empêcher ses élèves de se rendre à l'école. Il faut bien les protéger, ces pauvres enfants, car une femme seule, sans protecteur, est forcément une femme dépravée que les citoyens vertueux doivent mettre en quarantaine... On y montre aussi un bataillon féminin qui franchit les frontières et opère une guérilla sans relâche contre ceux que l'on suppose djihadistes, qui ne rêvent que de les éliminer : rendez-vous compte, si elles donnaient des idées à d'autres femmes ?

Donc, pour en revenir au Rojava, la contagion semble se propager et les femmes, dans la même perspective d'auto-détermination et d'auto-gouvernance que le *Contrat Social* du Rojava conclu par le peuple pour le peuple en janvier 2014, occupent leur place et participent à la vie de leur village ou de leur quartier ou à celle de leur canton.

Des garantes d'une vie familiale sans violence. Au vu du contexte culturel de cette région, présenté dans le film et qu'on retrouve dans le cinéma plus ancien de Ylmaz Gûney et dans les livres de Yachar Kemal, ce qui semble s'y passer est encore plus remarquable : dans une contrée où règne une forte tradition patriarcale, les choses changent et les traditions évoluent. La polygamie et les mariages forcés ou précoces ont été interdits, et des structures spécifiques composées de femmes sont chargées de la question du droit des femmes : un congé maternité a été instauré, elles règlent le partage des biens en cas de séparation, une assistance téléphonique a été créée pour aider les femmes confrontées aux violences familiales, conjugales, aux viols, aux crimes d'honneur, suite au suicide d'une jeune femme de 18 ans après avoir été mariée de force par son père. L'homme n'est plus le seul à décider dans sa famille.

Des combattantes. Chacun garde

en mémoire l'image de bataillons féminins médiatisés lors du siège de Kobanê, et dans le film d'Hiner Saleem : si les guerriers djihadistes sont galvanisés par la promesse de 72 vierges au Paradis en cas de mort au combat, comme tous bons machos qui se respectent, ils sont terrorisés à la pensée d'être tués par des femmes et de se voir fermées ainsi les portes du Paradis. La mort par la main d'une femme n'est pas glorieuse. Dans ce cas, la femme la plus pacifique se sent des envies de combattre pour lutter contre cette vision machiste et sexiste de la représentation féminine. La place des femmes n'est plus seulement aux champs, au foyer ou derrière le métier à tisser, (ah, les belles images d'Epinal!) mais aussi au combat. Au pays des bandits d'honneur, des guerrières se sont dressées.

Des actrices dans la vie de leur quartier. Mais on ne peut pas tout le temps jouer à la guerre, et c'est dans la vie de tous les jours que les femmes jouent leur rôle dans le projet d'auto-administration du Rojava. La place des femmes y a été pensée. Un pourcentage minimum de femmes est requis dans les assemblées : elles participent à hauteur de 40 % aux conseils de village ou de quartier, et pour tout poste de décision un homme et une femme sont nommés conjointement.

En quoi consistent ces assemblées de quartier ou de village ? On y débat de l'école, de l'environnement, du ramassage des ordures, des problèmes spécifiques à chaque quartier, on y règle les conflits et autres problèmes. C'est donc la vie quotidienne qui y est gérée.

Être une femme au Kurdistan n'est pas à priori une expérience facile à vivre. Le poids des traditions d'une société patriarcale forte semble pourtant s'ébranler, et les choses bougent. Les femmes du Rojava ont réagi et réfléchi à l'oppression patriarcale et voici ce qu'elles en disent à Janet Biehl lors .../...

.../... d'un voyage au Rojava en décembre 2014 : « Les femmes sont essentielles pour la démocratie... Ce qui s'oppose à la liberté des femmes n'est pas tant le patriarcat que l'État-nation et la modernité capitaliste. La révolution des femmes vise à libérer tout le monde. Les femmes sont à cette révolution (celle du Rojava) ce que le prolétariat était pour les révolutions marxistes léninistes du siècle passé ».

Ne faisons pas l'erreur de croire qu'ici les choses sont plus faciles à vivre et que le machisme et le sexisme sont dépassés. Osons occuper sans crainte notre place, prenons la parole et défendons si besoin notre position de femmes sans qu'on nous accuse de paranoïa, d'hystérie ou de verser dans un féminisme pur et dur. On peut s'exprimer sans que les hommes imaginent qu'on leur déclare la guerre. **Em.**

Pour en savoir plus :
Janet Biehl : *De retour du Rojava*, impressions et réflexions, oclibertaire@free.fr 30/12/2014 ;
Sylvie Jan/Pascal Torre : *La réponse Kurde*, ed. France Kurdistan ;
Rafael Taylor : *Révolution sociale au Kurdistan*, Le Monde Libertaire n°1750 ;
Dossier sur Kobanê, Alternative Libertaire n° 244 ;
Bruno Deniel-Laurent et Yvan Tellier : le monde.fr du 28/01/2015 ;
Rebillyon.info du 17/09/2014 : révolution au Rojava.

Des filles s'organisent dans l'Ain

Tout récemment, un groupe de filles s'est réuni autour du constat d'inégalité affligeant, récurrent, qui règne entre les genres.

D'abord nous nous sommes réunies dans le cadre de la FTTE (Fédération des Travailleuses et travailleurs de la Terre et de l'Environnement), une fédération de syndicats agricoles de la CNT (Confédération Nationale du Travail), afin de discuter de la place et de la considération que reçoivent les femmes dans le milieu agricole. Bien évidemment, beaucoup de remises en question sont ressorties sur l'évolution du statut des femmes : les femmes ne sont considérées, dans beaucoup d'exploitations agricoles, que comme une complémentarité pour les hommes. À l'heure actuelle, ce dogme persiste.

Sans chercher la reconnaissance, nous voudrions que bon nombre d'a priori crèvent étouffés dans la boue. Car nous savons conduire des tracteurs, les réparer, planter des piquets, tendre une clôture, tenir et affûter une tronçonneuse, couper du bois, etc. Et quand la force physique manque, nous avons un cerveau en tous points semblable à celui des hommes, contrairement à ce que veulent nous faire croire certains biologistes déterministes. Un cerveau donc, et nous cherchons par des moyens ingénieux, en utilisant soit la loi de la physique (répartition des charges...) soit la coopération entre travailleuses, pour des résultats tout aussi probants.

Au-delà des nombreux points abordés sur le sujet, cette rencontre entre femmes agricultrices ou ouvrières agricoles nous a totalement enthousiasmées, car elle nous a permis de prendre le temps de réfléchir sur notre place dans la société.

Il nous a paru évident qu'il fallait élargir le sujet, et

avons interpellé des femmes de notre entourage, et de milieux différents, **nous nous réunissons désormais le deuxième lundi de chaque mois au centre social et culturel d'Hauteville.**

Solidarité entre les femmes et auto-détermination obligent à ce que le groupe de discussion soit non-mixte. Les sujets à discuter avec les hommes ne manquent pas, bien au contraire, cela se fera dans un autre cadre et sur des points précis, en un autre temps que celui réservé à ce groupe. Nous avons la légitimité absolue de définir nos désirs librement, en tant que groupe opprimé, et nous sommes toutes solidaires dans ce monde patriarcal, capitaliste et morbide. Aucun homme ne saurait nous enlever ce droit à l'auto-détermination sans perpétuer l'oppression qui crève les yeux tellement elle est violente, dispersée, lancinante, établie et normalisée.

L'histoire des humains est un chapelet de diktats et d'oppression, surtout à l'encontre des femmes, que l'on considère encore comme des êtres inférieurs, juste bons à procréer, nourrir, choyer, et faire gentiment toutes les basses tâches qui ordonnent le quotidien.

Nos souhaits : déconstruire les stéréotypes sexistes, mettre en place des stages d'auto-défense, et voir sortir les femmes de l'ignorance qu'elles ont d'elles-mêmes.

Nous voulons voir disparaître le machisme, fascisme du quotidien et créer de nouveaux rapports basés sur la solidarité et le respect réciproque. **CKO.**



L'humour comme vecteur de la domination masculine

«Quand un vicomte rencontre un autre vicomte, mais qu'est-ce qu'ils se racontent ? Des histoires de vicomte » chantait Georges Brassens ... C'est un peu la même histoire quand des représentants de la gent masculine se retrouvent entre eux. Est-ce l'effet de la concentration de testostérone ? Même s'ils se moquent eux-mêmes des blagues de vestiaire et se pensent à l'abri de toute pensée sexiste, les voici qui se lancent dans une série de blagues graveleuses qu'ils trouvent très drôles. Puis, comme s'il s'agissait d'une compétition, chacun .../...

.../... rajoute la sienne pour montrer sa connivence de mâle et apporter sa pierre à l'édifice branlant des plaisanteries de mauvais goût qui dégradent l'image féminine. Si vous leur faites remarquer la lourdeur de leurs propos, ils se défendent vaguement en mettant en doute votre sens de l'humour, vous assèment qu'il faut comprendre la subtilité de l'humour au troisième ou quatrième degré, (ce dont, bien sûr, vous n'êtes visiblement pas capables), et que vous les insultez en les assimilant à tous ces *beaufs* dont ils ont l'intelligence de se démarquer. Pourtant, messieurs, puisque vous vous dites capables de finesse, comprenez que votre conversation virile, si subtile soit-elle, participe sans doute de façon inconsciente chez vous de la reproduction de la domination masculine dont vous vous défendez pourtant !

Allez, sans rancune, et comme m'a répondu un blagueur salace en tentant de se dédouaner : les femmes aussi font parfois des blagues sexistes. Je vous rappelle qu'on ne fait pas de concours de beaufitude ; et si cela leur arrive, gageons que leurs propos féminins de mauvais goût ne remettent pas en question la place des hommes dans la société, ce qui n'est pas le cas de l'humour misogyne : même dans l'humour, vos propos, messieurs, ont une plus longue portée.

Em.

Technique Vs technologie

Je souhaiterais par ces quelques mots tenter de clarifier pour moi-même, et peut-être pour qui veut bien me suivre dans ce texte, la notion de « technologie ». Commençant ce texte à brûle-pourpoint, je crois néanmoins savoir qu'une autre notion interviendra rapidement, celle de « technique », en espérant que les sens dégagés de ces deux mots s'enrichiront mutuellement en se croisant. L'espoir fait vivre.

En s'attaquant de telle sorte à de grandes notions que j'imagine longuement débattues au cours de l'histoire des idées, on pourrait en déduire que l'auteur de ces lignes a épuisé toutes les références concernant ces sujets, de Marcuse à Hegel en passant par, qui sait (pas moi), Platon ou Héraclite. Il n'en est rien. J'ai entendu parler de ces gens, et peut-être lu quelques phrases de leurs œuvres, toutes plus dignes d'intérêt les unes que les autres. Mais, présentement, je préférerais aborder ce sujet tel un navigateur qui aurait perdu son GPS, ne conservant qu'un vieux sextant et son sens marin. S'affranchir de tout maître à penser. Pourrait-ce être là une démarche libertaire ?

« ... C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire, Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit, Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses, en

luttant pour survivre et ramener ses gens... ». (Homère, *L'Odyssée* ; éd. Gallimard, traduction de Victor Bérard.). Le temps d'Homère, il y a plus de deux mille sept cents ans. Avait-on, à cette époque, une opinion quant à la possibilité d'intégrer des nanoparticules d'argent dans des paires de chaussettes pour qu'elles sentent bon ? Les brebis courant de la Thrace à l'Épire étaient-elles correctement identifiées à l'aide d'une boucle munie d'une puce électronique RFID (Radio Fréquence Identification.)? Devait-on craindre que le moindre séisme mal placé déclenche une pollution en chaîne et massive d'éléments radio-actifs mortels dans l'air et l'eau sur l'échelle d'un continent ? Un capitaine de rafiote plus bourré qu'un autre avait-il l'opportunité de ruiner la production halieutique de toute une région côtière, tout en pratiquant un ornithocide méticuleux des oiseaux limicoles, par le simple et accidentel largage du contenu de sa marchandise ? Le poids du boson de Higgs valait-il son pesant d'olives noires ? Une étude approfondie des Hellènes et de leur organisation au temps d'Homère nous inciterait à mesurer tout propos du genre comparatif entre les époques, car le chrono-centrisme est un écueil. Et nous saisirions ainsi bien des nuances sur ce qu'était l'être humain dans ce contexte particulier, c'est à dire quelque chose d'incomparable avec, par exemple, l'actuelLE et anonyme abonnéE de TV magazine.

Cela dit, même sans cette étude approfondie, on peut répondre facilement « non ! » au chapelet de questions sus-citées. Les chaussettes, si elles existaient et garnissaient quelques cothurnes, étaient faites de la laine de brebis auxquelles on n'imaginait même pas coller un numéro où que ce soit. Si la bougie faite de cire d'abeilles ou la mèche trempée d'huile illuminait les soirées, le naufrage d'un vaisseau de commerce au large du Péloponnèse n'intéressait que son faible équipage et les quelques daurades en indigestion, après la marée verte provoquée par la centaine d'amphores d'une huile d'olive que je goûterais aujourd'hui volontiers, même en nageant.

C'est par cette provocation que je veux introduire une réflexion sur ces deux notions que sont la technique et la technologie. Car il paraît impossible d'écrire aujourd'hui un texte qui ne suinte pas la révolte, quand l'on ressent, depuis ce désastre permanent que fut le 20ème siècle, le pouvoir éminemment destructif et mortifère des applications technologiques, de Hiroshima à Monsanto.

Voici une définition admise du mot « technique », comme nom féminin : *ensemble des procédés et des méthodes d'un art, d'un métier, d'une industrie* (Le petit Larousse illustré 1992). Étymologiquement, « technique » vient du grec « technè » qui signifie production ou fabrication matérielle. Et maintenant celle du mot « technologie » : .../...

.../... ensemble de savoirs et de pratiques, fondé sur des principes scientifiques, dans un domaine technique (Ibid 3.). La racine grecque à l'origine de ce mot désigne quant à elle un traité ou une dissertation sur un art (« *tekhologia* »). Comme il est souvent le cas dans les définitions des dictionnaires, plusieurs sens sont possibles pour de mêmes mots, surtout pour ce genre de mot, à champ relativement large. Mais c'est à dessein que j'ai choisi ces deux-là car elles correspondent à l'image traditionnelle que l'on peut se faire de ces deux mots, image que je souhaite ici développer. La technique serait une base, une pâte, un levain originel, des mémoires de gestes, et la technologie une exploitation de ce levain à des fins d'efficience. Je m'explique. Comme la définition le suppose, en parlant notamment d'artisanat, la technique est héritée de savoirs qui se contentent d'une transmission qui peut être simplement orale et dénuée de toute théorie, comme on l'entend dans le sens scientifique. Un forgeron au VIII^{ème} siècle parvient à des résultats très satisfaisants en appliquant de bons gestes qui lui ont été transmis par d'autres, alors qu'il ne sait ni lire, ni écrire, ni compter. On peut donc ici parler de technique, comme on peut en parler dans moult domaines, de la pêche à la mouche à la pratique du bandonéon. Le mot « *technologie* » nous embarque presque dans une autre dimension. La définition du dictionnaire parle très rapidement d'une démarche scientifique. Pourquoi ? Cette démarche permet qu'à aucun moment ne s'immisce l'erreur, l'hésitation, l'humeur, l'émotion. Elle rationalise l'intégralité des processus jusqu'à la possibilité de répétition instantanée, automatique, de ce que sont à l'origine des gestes. La technologie ne réfléchit plus comme art, mais pense productivité (pour personnaliser cette diabolique notion). Elle n'a plus besoin d'artisans, mais d'agents qui appliquent des

directives, de soldats. Surtout elle n'existe plus par l'action d'une personne ou d'un groupe restreint de personnes, mais elle s'insère dans un système, où chaque individu qui l'utilise ne fait qu'accroître sa dépendance à ce même système, jusqu'à sa finalité la plus aboutie où l'on peut considérer qu'elle *est* le système.

Nous venons donc d'évoquer les définitions admises de ces deux mots, et de développer un commentaire pour tenter d'appréhender ces deux notions pour ce qu'elles représentent, comme charge imaginaire mais aussi comme sens courant pour tout un chacun. Contentons-nous maintenant de les contextualiser dans l'histoire et l'actualité des sociétés humaines.

La technique est aussi âgée que les premiers hominidés, elle est partie intégrante de l'histoire humaine. Dès le premier bout de bois ou autre caillou empoigné, que ce soit pour tanner une peau, creuser, ou défoncer le crâne de son voisin, on peut parler de savoir-faire et donc de technique. Il y a un gouffre énorme entre ce type d'exemples et l'art pratiqué par Vinci pour peindre sa *Jonconde*, mais on est sur un même mouvement qui va vers un raffinement toujours plus marqué. La technique concerne tous les champs possibles des sociétés humaines, de la médecine à la guerre, en passant par l'art, l'agriculture, la charpente, l'architecture, les jeux, la lutherie, le dressage, la politique,.. difficile de boucler une telle liste. Il est donc malaisé de percevoir le moment et l'endroit où ce concept bascule, où ce qui n'est qu'un moyen pour obtenir un résultat tangible glisse subrepticement vers ce qui s'apparente à n'être une fin que pour soi-même. Où donc on s'approche de ce que signifie le mot « *technologie* », selon les termes que l'on accorde à ce concept depuis le début de cette dissertation. Il arrive un moment où la technique sort de son rôle. Elle devient l'objet unique de sa propre

existence de concept, et en quelque sorte travaille sur elle-même. La technique de la technique deviendra ce qu'on appellera « *technologie* », et de ce moment particulier jaillira une évolution explosive de certaines sociétés humaines. Nous pouvons apparenter ce moment à ce qu'on appelle le début de l'ère industrielle dans les sociétés dites occidentales de la fin du XVIII^{ème} siècle (en ce qui concerne l'Angleterre). C'est le développement exponentiel des sciences, et notamment de la chimie et de la physique, allié à ce que la technique avait de plus avancé, qui a permis une telle explosion. Pour utiliser une légende grecque (encore eux!), on avait ouvert la boîte de Pandore :

Le moteur à explosion, la production d'électricité, ces phénomènes dont on comprend encore aujourd'hui qu'ils puissent avoir été considérés comme magiques, vont révolutionner la façon de concevoir des objets, et de les utiliser. Quand on marie une telle puissance de feu à un développement économique de type capitaliste (donc avec frénésie de l'accumulation), on obtient, je crois, ce qui s'apparente le plus à ce dans quoi on vit aujourd'hui : une société relativement flippante. Mais trêve de commentaires pessimistes ! Revenons à cette technique qui fonde l'histoire des humains. Beaucoup d'exemples semblent nous montrer que la différence entre ces deux moments de la technique, et donc entre la technique et la technologie, tient du fait que l'une nous libère et que l'autre nous asservit. On est libéré par une technique quand elle nous permet d'obtenir un résultat consistant. Une courge par exemple : si je plante la graine de cette cucurbitacée contre une falaise plein nord dans une terre drainante et pauvre en matière organique, je ne mets aucune chance de mon côté, et le résultat n'est pas là car je n'ai pas la technique du jardinage. Donc j'ai faim, donc je vais au super-marché. Si par hasard j'ai ouï dire que .../...

.../... ce légume préfère s'épanouir dans des terres riches et ensoleillées, je commence une petite production qui me libère du joug des marchands. À l'encontre de cela, on est asservi par une technologie lorsque, malgré tout ce qu'on pourra faire, on ne détiendra jamais le savoir qui nous permet d'accéder au résultat. La centrale nucléaire à côté de chez moi est en train de péter, je ne sais pas comment ça s'arrête, et même si j'en ai une idée, il est clair que je n'y arriverai jamais. Donc je fuis, ou je deviens éventuellement très malade. Cette technologie, celle de la production nucléaire d'électricité, est donc néfaste car je ne maîtrise pas les différents aspects de sa mise en œuvre, et surtout parce que son pouvoir de nuisance a une échelle énorme. Cela ne me sert pas mais m'asservit. Encore quelques exemples, et je passe à la conclusion. La médecine traditionnelle provient de savoirs techniques qui se sont forgés de génération en génération de pratiquantEs, de l'Europe à l'Asie, en passant par la forêt amazonienne. Avant Pasteur et la médecine allopathique, elle était la référence de ce que doit être un soin pour aider les patientEs à guérir. Le fait que les grands laboratoires pharmaceutiques industriels pillent aujourd'hui ce réservoir de savoirs, et surtout déposent des brevets sur des molécules issues de plantes de la pharmacopée traditionnelle, prouve bien que ces savoirs sont viables. L'idée est surtout de déposséder les gens de ces savoirs en utilisant la technologie, et même si l'intention n'y est pas, car il ne faut pas être trop complotiste de nos jours, le résultat est le même. On barde des pra-

ticiens de savoirs théoriques imbitables, on officialise leur profession par moult diplômes ou autres autorisations, et on leur met dans les mains des remèdes concoctés par une industrie hautement technologique. Ce savoir m'a dépossédé car la maîtrise de ma santé repose sur un système complexe et pyramidal, à échelle trop grande pour que je puisse la prendre en main. À l'encontre de cela, lorsque je me cultive à propos de ces techniques, la plupart du temps ancestrales, si je lis *La Plante compagne* de Pierre Lieutaghi (Éd. Actes Sud.), si je me penche sur des précis de médecine chinoise, ou si je me forme à l'aromathérapie (la liste est longue), je travaille sur des techniques dont l'échelle est abordable, je peux assimiler efficacement des moyens utiles pour m'aider à guérir, voire à ne déjà pas tomber malade (si la centrale à côté de chez moi n'a toujours pas péti). En agriculture encore, mais au-delà des courges, on se trouve dépossédé quand la solution au problème que l'on vient de rencontrer (épidémie en élevage, attaque de parasites en cultures), dépend uniquement de la visite du professionnel de la profession : Vétérinaire ou représentant d'une firme agrochimique, quand ce n'est pas la même personne. Et si on en est là, c'est qu'on est d'ores et déjà dans un cursus de production dépendant de toutes sortes de firmes industrielles, qui utilisent donc des normes technologiques. En pratiquant l'agrobiologie, donc en visant le plus d'autonomie possible, on s'inscrit dans la même dynamique que pour celle de la santé humaine, et on maîtrise soi-même la bonne marche de sa

ferme, par la connaissance de techniques, qui s'échangent ou s'acquièrent aisément.

La technique est une notion qui nous ouvre donc à bien des réflexions, surtout si l'on y ajoute son extension moderne, son corollaire venimeux, celle que nous avons souhaité nommer dans ce récit « technologie ». Ce n'est qu'une affaire de mots. Ce qui compte c'est l'idée que l'on se fait du temps dans lequel on vit. Être aujourd'hui capable de se créer un compte Facebook, et se trouver parfaitement heureux de maîtriser cette nouvelle compétence, sans discerner clairement ce qu'elle présente d'avantages et d'inconvénients, dénote d'une inconscience notoire. Il ne s'agit pas d'une simple technique, mais aussi d'une voie vers un éventuel auto-conditionnement.

Quant à nos GrecquEs du temps d'Homère, malgré toutes les injustices qui pouvaient exister à cette époque (il ne faut pas faire dans l'angélisme), malgré tout ce qu'on ne connaît pas de cette civilisation et qui pourrait paraître peu reluisant vu de notre époque (elle-même guère reluisante), on sait par contre que, déjà, étaient inventés, pratiqués, et approuvés : la fabrication d'instruments de musique, la culture de la vigne, celle des oliviers ainsi que le pressage de leurs fruits, l'élevage des chèvres et la transformation fromagère, la panification du blé, la poterie, le tissage, les médecines naturelles, la poésie, et la philosophie. Je me permets cette fois d'être exhaustif, car je n'arrive pas à deviner ce qui pourrait manquer à une telle liste d'ingrédients pour parvenir à vivre heureux sur cette planète. **Julien.**

Création d'un Collectif Solidarité Migrants à Hauteville dans l'Ain

Elle fait suite en quelque sorte à la création d'un autre collectif sur Bourg il y a quelques années, car il s'agit toujours du même problème, mais aussi parce qu'il s'agit des mêmes personnes concernées pour certaines.

On ne refera pas l'histoire du concept même de migration des êtres humains sur cette planète car elle est toujours la même, sauf que cette migration a de plus en plus lieu dans un monde clos et fermé sur lui-même, où chacun préfère voir crever le reste de la population mondiale derrière un écran, le tout affublé des commentaires rassurants de Claire Chazal. .../...

.../... Mais quand la misère débou-
le sur le territoire, la plupart se con-
tente de faire confiance aux services
de l'État, en les espérant humanistes
à souhait, surtout depuis qu'on a fait
des révolutions et de grandes déclara-
tions. Depuis plus de deux ans, une
décision préfectorale, inique par défini-
tion, vengeresse par contexte poli-
tique, a transféré une centaine d'en-
fants, de femmes, et d'hommes de-
mandeurs d'asile à Hauteville sur le
plateau bugiste, les logeant dans un
immeuble vide nommé *la Donchère*.

Pour mener à bien cette politique de
déplacement de personnes, l'État se
drape dans les habits d'une associa-
tion loi 1901, ALFA 3A, qui se targue,
dans l'Ain, de gérer tout ce qui con-
cerne l'accueil et la vie en général de
ce public arrivé sur le territoire. Cette
association n'est en fait qu'une insti-
tution de plus aux ordres des gouver-
nantEs, une officine pourrait-on dire.

Toutes ces personnes, devenues
habitantes du plateau, mais avec des
droits très restreints – sans par exem-
ple celui de travailler – doivent com-
poser leur vie de tous les jours entre
les aides financières (ou non) que dé-
lègue pôle emploi pour leur survie,

les décisions arbitraires d'accepta-
tion ou de rejet de leur demande
d'asile, la méfiance d'une partie des
habitants officiels, ceux qui ont le
droit d'habiter ici grâce à leur nais-
sance, grâce à leur papiers, le tout
après des expériences dans leur
pays d'origine qui ont suffi à les
faire fuir au travers des arcanes du
sacro-saint espace Schengen.

La solidarité a mis un petit
moment à s'exprimer dans ce coin
de ruralité montagnarde, mais ça a
marché : des initiatives individuel-
les (cours de français, permanence au
centre social pour aider dans les che-
minements de l'administration, impli-
cation de RESF01 (Réseau Éducation
Sans frontière), puis l'initiative de la
CNT01 (Confédération Nationale du
Travail), ont permis d'initier le début
d'une discussion autour de cette si-
tuation. Et cette discussion ne
pouvait que devenir action.

La création de ce collectif a permis
jusque là :

- de créer un lien fort entre les gens
d'Hauteville et les migrantEs (soirée
de soutien, rencontres diverses, etc...)
- d'apporter une aide substantielle
aux migrantEs, autant en besoins de

base qu'en aide juridictionnelle (opé-
ration caddie, aide directe, etc...)

- le maintien d'une quinzaine de fa-
milles déboutées de leur demande
d'asile à la *Donchère* ; (ces familles,
à l'issue des démarches administrati-
ves, de la gestion catastrophique
d'ALFA 3A, et de la fin de la trêve hi-
vernale, n'avaient pour autre choix
que d'errer dans la rue)

- de créer un rapport de force évident
face à l'autorité abstraite et néan-
moins violente de l'administration sur
des êtres humains qui ne demandent
que le droit à une vie décente.

Jamais rien n'est acquis, et nous
sommes sans arrêt confrontés au
règne de l'urgence et des prochaines
échéances pour que la vie de ces
gens ressemble à autre chose que ce
qu'ils vivent depuis si longtemps.
Mais on ressent fortement, à partir
du moment où un groupe se forme,
s'organise, à quel point il devient
un grain de sable efficace pour
gripper la machine.

Et sans ça, sans rien d'autre que
des citoyens qui se contentent de
voter, la machine, broie, écrase
aveuglément. **Julien.**

Le R.S.A. et la chasse aux pauvres

Ni assistanat, ni charité ! L'égalité économique s'impose ! La nouvelle majorité UMP-UDI du tout nouveau Conseil Départemental avait fortement axé sa campagne électorale sur la nécessité de mettre en place une *brigade anti-fraude au R.S.A.* C'est que l'affaire devait sûrement être d'importance et que nous allions voir ce que nous allions voir, à savoir que les assistéEs embusquéEs allaient être démasquéEs et les finances départementales mieux se porter. Les chiffres officiels de 2014 font état d'environ 7 500 personnes au R.S.A. pour le département de l'Ain. Selon sa situation familiale chaque personne touche entre 400 et 800 euros par mois, sachant que le seuil de pauvreté est fixé à 977 euros mensuels ! C'est vous dire l'ampleur du scandale.

Jusqu'à maintenant les services départementaux effectuait environ 350 contrôles par an sur des cas jugés suspects et 45 radiations étaient prononcées bon an mal an. Et quand on sait que le seul fait de cultiver un jardin

diminue votre allocation R.S.A. on saisit mieux la rigueur avec laquelle s'exercent déjà les contrôles ! Mais à en croire la droite et son extrême il y aurait encore du gras et des économies à faire en chassant les fraudeurs. Mais y a-t-il vraiment quelque chose à découvrir pour les futurs flics de la *brigade anti-fraude* ?

Supposons que les contrôles antérieurs étaient faits à minima (ce qui est loin d'être prouvé), à combien évaluer cette fraude et les économies pour le département ? Osons tout et le pire en disant que la *brigade* va doubler les résultats, soit 50 fraudeurs de démasqués en plus par an. Admettons qu'un fraudeur touche en moyenne 600 euros par mois. L'économie serait de 360 000 euros, desquels il faudra retirer le coût des personnels et autres procédures administratives. Le bénéfice est dérisoire au vu d'un budget départemental de plus de 400 millions d'euros.

En fait l'objectif de cette mise en scène n'est pas économique mais idéologique !

Mensonges et manipulations ! Rappelons qu'il faut avoir plus de 25 ans pour prétendre au R.S.A. . . ./...

.../... et qu'un ayant droit sur deux ne réclame pas ses droits. Très souvent parce qu'il a honte et ne veut pas être une charge pour la société ! S'il existe un RSA jeunes, c'est un véritable parcours du combattant pour l'obtenir. En toute légalité ce sont sans doute 15 000 personnes qui devraient être indemnisées dans l'Ain au lieu de 7 500 !

L'UMP-UDI et Damien Abad en tête, entretiennent cette idée méprisante qu'un chômeur-e est tout d'abord une *feignasse*, qui veut vivre sur le dos des honnêtes gens. Cela

participe d'une stratégie patronale et étatique qui martèle sans cesse que l'assistantat est un cancer social, alors que ce sont les politiques économiques qu'ils mettent en œuvre, qui jettent à la rue des millions de personnes. Il s'agit simplement de distiller d'idée que la misère des petites gens vivant au SMIC, c'est la faute des assisté-es profitant d'allocations injustifiées. Et il n'est pas étonnant que l'extrême droite, en bon supplétif du patronat, tienne exactement le même discours. Ils créent la misère sociale et essaient ensuite

d'en rejeter la faute sur leurs victimes ! Là est le scandale !

Pour nous, aucun être humain n'est illégal et a d'abord des droits : celui de manger, de se loger, d'être soigné ! Ensuite l'organisation de la société doit lui permettre d'être partie prenante de la production des biens nécessaires à la vie collective et individuelle, à égalité de revenu.

Pour en finir avec l'assistantat il faut d'abord en finir avec les exploiters, les actionnaires et les patrons !

Bernard.

Dossier : la pauvreté dans les territoires périurbains

Les cas d'Ambérieu-en-Bugey et de Saint-Rambert-en-Bugey. Bien qu'aujourd'hui la pauvreté se concentre encore majoritairement dans les centres urbains, elle n'est pas cantonnée à ces territoires. Elle se diffuse au rythme des mouvements de population, notamment en suivant le processus de périurbanisation. Désormais, c'est loin de la ville, dans l'espace périurbain et rural que se localise la pauvreté. Est considérée comme périurbaine toute commune dont plus de 40 % de la population part travailler dans un pôle urbain. Environ la moitié des communes de Rhône-Alpes est concernée. Parmi l'impressionnant chiffre des 374 communes de l'Ain (sur 410) sur lesquelles l'Insee a pu calculer un score de précarité, Saint-Rambert-en-Bugey est la 7^{ème} commune qui enregistre le score le plus fort, et Ambérieu-en-Bugey la 26^{ème}. Ces deux villes sont donc caractéristiques d'une situation plus générale.

Au vu des résultats des dernières élections départementales il faut nous interroger sur les raisons qui peuvent expliquer les taux d'abstention record de 50% mais frôlant les 70% dans certains quartiers. C'est cette désintégration du tissu économique, social et culturel qui permet aux borgnes du FN d'apparaître rois au royaume des aveugles et des sourds. Enfin cela devrait aussi nous aider à mieux saisir les moyens que nous pourrions mettre en œuvre pour endiguer cette résignation ambiante et donner une orientation émancipatrice à l'abstention.

Diffuse ou par poches la pauvreté est bien là ! La pauvreté, bien ancrée sur les deux communes, ne se répartit pourtant pas de la même manière.

Sur Saint-Rambert-en-Bugey, la pauvreté est plutôt diffuse alors que sur Ambérieu-en-Bugey, elle est davantage localisée et suit une logique de quartiers bien spécifiques tels que les tours *Noblemaire* ou les

Pérouses situées dans le quartier de la gare, et certains secteurs du quartier du *Tiret*. Par ailleurs l'existence d'une population, souvent très jeune, en rupture familiale, non originaire d'Ambérieu-en-Bugey ou de ses alentours, est très inquiétante, en particulier pour les moins de 25 ans qui ne peuvent bénéficier du RSA et sont de ce fait encore plus atomisés.

.../...

	Rhône-Alpes	Ambérieu-en-Bugey	St Rambert-en-Bugey
Part des ménages monoparentaux	8,1 %	9,6 %	8,60%
Part d'ouvriers dans la pop. active	22,8 %	23,7 %	30 %
Part de personnes sans diplôme ou diplôme < bac parmi les non scolarisées	57,6 %	60,8 %	75,1 %
Part des foyers non imposables	43,5 %	46,8 %	59,3 %
Revenu médian par unité de consommation	19 495 €	18 324 €	15 855 €
Part des chômeurs parmi les 15-64 ans	7,2 %	8,1 %	9,4 %
Part d'emploi en CDD ou intérim	9,2 %	13,4 %	10,60%

Quelques éléments d'information générale - année 2009 - source Insee

.../... Autre fait marquant qui caractérise les deux communes : l'implantation forte et historique de populations immigrées. C'est plus précisément dans les quartiers *pauvres*, les anciennes citées ouvrières, que vit une forte proportion de populations immigrées. Par exemple, le Centre social *le Lavoir* situé dans le quartier des tours *Noblemaire*, est fréquenté par 160 jeunes dont 90% ont des parents d'origine étrangère.

Un accès aux services beaucoup plus développé sur Ambérieu-en-Bugey. Qu'en est-il de l'accessibilité et des services dans ces deux communes ?

La ville d'Ambérieu-en-Bugey comprend à ce jour plus de 15 000 habitants. Elle est située à moins de 45 minutes de Lyon en voiture et moins de 30 minutes en TER sur les lignes reliant Lyon à Annecy, Genève et Chambéry. Sa situation géographique ainsi que la présence de la gare sont profitables à la commune et lui procurent un dynamisme intéressant. La Ville a développé un réseau de 3 bus nommé *TAM* en circulation 6 jours par semaine et bénéficie de tous les services : commerces, clinique, pôle emploi, CAF, etc.

Saint-Rambert-en-Bugey, commune de 2 100 habitants située à 12 kilomètres environ à l'est d'Ambérieu-en-Bugey, dans la vallée de l'Albarine, ne dispose que d'un nombre de commerces et de services limités (boulangerie, tabac, restaurants, supermarché, poste etc.). Une gare est implantée mais elle est moins desservie, ce qui implique la difficulté de se déplacer en dehors des horaires de passage des trains. Les lignes de transports reliant Saint-Rambert à Ambérieu se limitent donc à quelques trains et des cars en période scolaire, ce qui induit une dépendance à la voiture très importante. L'accès aux aides sociales et aux soins spécifiques nécessite souvent un déplacement à Ambérieu-en-Bugey. Tout ce qui est suivi médical, psychologique, est compliqué et il n'y a

pas de spécialistes à Saint-Rambert-en-Bugey.

Des héritages spécifiques Depuis le déclin industriel, datant des années 1980, les deux communes ont géré différemment leur territoire et Ambérieu-en-Bugey a été moins handicapée en partie du fait d'une meilleure desserte par le chemin de fer. Ce dernier a également favorisé et favorise encore l'arrivée de populations. Récemment, le nombre d'habitants y a augmenté beaucoup plus fortement que sur la région. La population s'est accrue de 16,8 % entre 1999 et 2009 sur la commune, contre 9,4 % en Rhône-Alpes. Le déclin industriel conjugué à l'augmentation de la population sur le territoire confirme la présence du phénomène de périurbanisation. Saint-Rambert-en-Bugey connaît une importante rotation de sa population. Entre 2003 et 2008, près de 1 500 nouvelles personnes sont arrivées sur la commune, ce qui n'est pas sans poser des problèmes.

Saint Rambert-en-Bugey zone de relégation d'Ambérieu-en-Bugey. L'histoire des communes permet de comprendre l'existence d'une pauvreté *ancrée* sur ces territoires, cette dernière touchant des personnes qui y ont toujours vécu. Cependant, il semble qu'une part de la pauvreté provienne de l'installation de nouveaux ménages qui, soit, connaîtraient déjà une situation de pauvreté avant leur installation, soit se précariseraient sur le territoire d'accueil. L'évolution de la population sur Ambérieu-en-Bugey et la forte rotation démographique sur Saint-Rambert-en-Bugey témoignent d'un accueil important de nouvelles populations sur ces deux communes.

Comment expliquer ces arrivées de populations ? Une analyse des mouvements migratoires entre 2003 et 2008 permet de rendre compte de la diversité d'origine des nouveaux habitants de ces deux communes. Près d'un quart des Rambertois de 2008 n'habitaient pas la commune

cinq ans auparavant. La part de *nouveaux arrivants* est encore supérieure sur Ambérieu-en-Bugey puisqu'elle concerne 29 % des Ambarrois. Un point marquant est la faible part de nouveaux habitants en provenance du Rhône, et donc potentiellement lyonnais. Entre 12 % et 13 % des nouveaux habitants de ces deux communes habitaient le Rhône auparavant et seulement entre 5 % et 7 % Lyon même. L'exode urbain lyonnais est donc loin d'expliquer les migrations observées sur ces deux communes. Les migrations démographiques semblent plus fortement provenir de territoires proches. En effet, les nouveaux habitants proviennent majoritairement d'une autre commune de l'Ain. Cela se vérifie encore plus fortement sur Saint-Rambert-en-Bugey. Les migrations géographiques entre les deux communes sont, à ce sujet, intéressantes à analyser. Si la part de nouveaux Ambarrois anciennement Rambertois est marginale (2 %), la part de nouveaux Rambertois anciennement Ambarrois est, quant à elle, importante (13 %). Ainsi, entre les deux communes, les migrations s'opèrent fortement d'Ambérieu vers Saint-Rambert. Cette dernière commune peut être qualifiée de territoire de relégation d'Ambérieu-en-Bugey. S'agit-il de populations pauvres ? Qu'est-ce qui les motive à s'installer sur ces territoires ?

Un phénomène d'immigration intérieure proche et éloignée. En dehors des territoires proches, les migrations extérieures plus lointaines sont tout de même fréquentes sur Ambérieu-en-Bugey qui compte près de 30 % de ses nouveaux arrivants en provenance de l'étranger ou d'une région non limitrophe à Rhône-Alpes. Sur Saint-Rambert-en-Bugey, ces migrations venant de *l'extérieur* sont beaucoup plus marginales puisqu'elles correspondent à 16 % des nouveaux arrivants sur la commune. Ainsi, Ambérieu-en-Bugey semblerait bénéficier .../...

.../... d'une notoriété beaucoup plus lointaine que Saint-Rambert, d'avantage choisie par de proches voisins.

L'attractivité du coût du logement.

La première raison de ces migrations est celle de l'attractivité du coût du logement sur les deux communes, en particulier sur Saint-Rambert-en-Bugey. La pauvreté s'explique par de l'habitat peu cher. Il y a une réalité qui est que les logements sociaux et privés sont moins chers, les propriétaires privés louent plus facilement à des personnes en difficulté et de fait se retrouvent là des gens qui ont connu une procédure d'expulsion, provenant du sud ou du nord. Ces personnes à revenus modestes s'installent dans des appartements vétustes, mal isolés, ce qui explique en partie la rotation de ces populations, car au bout d'une année les gens se rendent compte que ça coûte trop cher, les logements sont énergivores.

L'attraction d'un cadre naturel. Le prix du logement n'est pas l'unique hypothèse évoquée pour expliquer l'arrivée des habitants sur Saint-Rambert-en-Bugey. Le cadre naturel de la commune semble également attirer, dans un contexte de retour à la nature il y a des gens qui font le choix de venir habiter ici car le cadre est sympathique et peut-être espèrent-ils y trouver un havre de paix pour enfin se poser.

L'attractivité économique de la

Plaine de l'Ain. Le principal motif évoqué est celui de l'attractivité économique de la Plaine de l'Ain proche d'Ambérieu-en-Bugey. Il s'agit en fait du parc industriel situé à Saint-Vulbas, appelé PIPA (Parc Industriel de la Plaine de l'Ain) qui s'étend sur une superficie de 900 hectares, où sont implantées 134 entreprises, avec plus de 4 500 emplois. Le PIPA bénéficie du dynamisme de la deuxième région économique de France avec un bassin d'emploi de plus de 2,9 millions d'actifs.

Le logement, reflet de la classe sociale habitante. Le développement

de l'habitat individuel explique également le mouvement de périurbanisation. En effet, à partir des années 1970, les politiques du logement ont souvent cherché à favoriser l'accession à la maison individuelle : l'acquisition ou la construction d'une maison était fortement investie sur le plan symbolique et social. Elle venait matérialiser la réussite sociale et exprimer la fierté que l'on pouvait en retirer en la donnant à voir, dans une logique d'exposition de soi aux autres. Elle était un signe de distinction sociale, également investie d'une forte dimension patrimoniale. Aujourd'hui, l'espace périurbain a évolué, notamment depuis la relance de l'accession sociale à la propriété avec les Prêts à Taux Zéro (PTZ) et la construction de logements sociaux sur ces territoires. Ainsi, les plus modestes peuvent espérer accéder à la propriété ou accéder à un logement social plus grand pour un prix plus abordable. Ceci étant, les contraintes de localisation sont plus difficiles à gérer pour ces groupes qui vont voir leur périmètre de déplacement se réduire considérablement, les cloisonnant dans des territoires dont ils deviennent dépendants. Ainsi, l'utopie périurbaine des années 1960, va petit à petit mettre en lumière des enjeux nouveaux, auxquels les populations ne sont pas préparées.

Ambérieu-en-Bugey manque de

logements sociaux. Pourtant le parc locatif est plutôt conséquent (20,1% de résidences principales en location type HLM alors que la moyenne de Rhône Alpes est de 14,4%) mais reste en deçà des besoins. La demande est largement supérieure à l'offre et il y a 350 dossiers en attente chez chaque bailleur. La pénurie de logement est connue en mairie, mais celle-ci manque de moyens pour répondre aux besoins. A noter que la Ville ne dispose pas de service logement. Les professionnels sont conscients du délai d'attente

trop long auquel doivent faire face les demandeurs. Il est toutefois moindre quand il s'agit d'une accession à des logements dits *Label prioritaire*, réservés par la Préfecture pour des personnes répondant à un certain nombre de critères (séparation, violence, sortie d'un hôpital psychiatrique, etc.). Autre difficulté mentionnée, le parc locatif social semble souffrir d'une faible rotation. Le fait que ses habitants soient ancrés depuis des décennies dans leur habitat, entraîne une dégradation progressive des logements et de l'image de leurs quartiers.

Un clivage de la commune rappelant les réalités économiques.

Cet ancrage de populations pauvres dans certains quartiers de la commune est manifeste au sein du quartier de la gare à Ambérieu-en-Bugey (tours *Noblemaire*, les *Pérouses*, la *Barbotière*), qui fait référence au passé cheminot de la ville car il s'agit d'anciennes cités ouvrières. Ces dernières sont situées sur le *bas* de la commune, séparée par la ligne de chemin de fer. La notion de clivage de la commune prend ici tout son sens. Ainsi, un effet de quartier est très présent à Ambérieu-en-Bugey, rappelant certaines caractéristiques d'une pauvreté urbaine. Le développement de quartiers pavillonnaires renforce cette réalité de clivage. À ce propos, le *haut* d'Ambérieu-en-Bugey est un quartier appelé *le petit Beverly Hills* dont l'appellation laisse imaginer le type de villas qui s'y trouvent. Les différences sociales semblent donc fortement marquées sur cette commune.

Il faut aussi noter l'augmentation de dossiers de surendettement, ou dossiers CVCAPEX (Commission départementale de Coordination des Actions de Prévention des Expulsions locatives). Sont appelés CVCAPEX les commissions qui assurent le traitement des impayés de loyers. Depuis 2011, c'est la CAF qui joue ce rôle. .../...

.../... Ces situations sont essentiellement dues à un surendettement dit passif, c'est-à-dire engendré par un événement extérieur (non provoqué par le comportement de la personne elle-même, mais plutôt par une situation de chômage imprévu, etc.).

Une mobilité coûteuse et une immobilité pénalisante. La périurbanisation s'est faite aussi avec la démocratisation des modes de transports et notamment le développement de la voiture individuelle. C'est pourquoi le périurbain, est souvent représenté comme étant le territoire de l'automobile. En effet, éloigné des centres urbains où sont concentrés emplois et services, la voiture individuelle devient une des conditions nécessaires pour se déplacer. Elle apparaît alors comme le prix à payer d'un éloignement, choisi, ou subi. Et ce prix à payer n'est pas neutre : il faut considérer l'achat du véhicule, mais également son entretien et son remplacement éventuel. Ainsi, l'absence de voiture dans ces territoires peut révéler et/ou aggraver une situation de pauvreté. L'étude de la part des ménages véhiculés est éclairante sur ce sujet. Elle révèle que si les ménages disposent plus souvent d'une voiture à Ambérieu qu'en moyenne sur la région, il n'en est pas de même sur Saint-Rambert où seulement 77 % des ménages sont véhiculés. Et pourtant, Saint-Rambert-en-Bugey est davantage éloignée des services et bassins d'emplois et plus faiblement équipée en réseaux de transports publics. Ainsi, les difficultés de mobilité sont manifestes sur cette commune. L'accès à l'emploi, qui se situe principalement dans le PIPA, est uniquement accessible en voiture. Les gens viennent à Ambérieu-en-Bugey pour travailler dans la Plaine de l'Ain. Mais encore faut-il faut pouvoir s'y rendre. Et pour ceux qui ont un véhicule, ce sont souvent de vieilles voitures qui tombent en panne et qu'ils n'ont pas les moyens de réparer.

Il y a aussi beaucoup de monde qui roule sans assurance. Effectivement, l'acquisition d'un véhicule n'est pas suffisante, son entretien doit également être considéré et pris en compte financièrement. Le frein de la mobilité vis-à-vis de l'emploi affecte également beaucoup les jeunes qui n'ont pas le permis et pour la plupart il s'agit d'une question financière. Quand ils travaillent sur Ambérieu-en-Bugey c'est un moindre mal, mais lorsqu'ils habitent sur les communes alentour c'est encore plus compliqué. C'est un véritable frein. Pour essayer de remédier à ce problème, la Mission Locale et l'association Envol ont mis en place un parc de 13 mobylettes et scooters qui peuvent être loués et sont facturés en fonction des revenus de la personne. Mais c'est bien loin des besoins réels. La première conséquence des freins à la mobilité est que les habitants se cloisonnent géographiquement mais aussi et surtout socialement. Cela renforce l'isolement : quelqu'un qui n'est pas véhiculé ne s'en sort pas.

La fragilité de l'emploi sur les territoires. Vivre dans des territoires éloignés des centres urbains pose la question de l'accès à l'emploi. L'éloignement des villes-centres est souvent synonyme d'éloignement au bassin d'emploi. Cette distance à l'emploi renvoie ainsi aux problématiques de mobilité traitées précédemment. Plus l'éloignement est important, plus la dépendance à la voiture individuelle dans les déplacements domicile-travail va être forte.

Peu d'emplois sur place. Comme cela a été évoqué précédemment, ces deux communes sont situées dans un département économiquement dynamique. Mais sur place, peu de possibilités d'emploi s'offrent aux Rambertois et Ambarrois. Sur Ambérieu-en-Bugey, il y a trois importants pourvoyeurs d'emploi : la base militaire, la SNCF et EDF. Mais ce vivier d'emploi s'est forte-

ment réduit sur la commune ces dernières décennies. Par ailleurs de nombreuses entreprises ont fermé leurs portes. La mairie tente de stimuler l'implantation d'entreprises sur la commune mais le défi est ambitieux. Toutes les fermetures depuis les années 1980 ont contribué à une augmentation de la précarisation. À Saint-Rambert-en-Bugey, peu d'emplois sont présents dans la commune, aujourd'hui, les entreprises BSM et TSM embauchent 50 et 20 salariés chacune. Ceci étant, les salaires sont au Smic. Les jeunes sont également très touchés. Les données de la Mission Locale Jeunes viennent confirmer ce constat : « aujourd'hui on suit 29 % de jeunes de plus qu'il y a 4 ans. C'est très difficile de se faire embaucher car beaucoup d'entreprises fonctionnent uniquement en intérim ». Les professionnels de la Mission Locale ajoutent que depuis quelques années, ils s'inquiètent de la situation de jeunes bacheliers qui sollicitent de plus en plus leurs services, mais l'offre proposée n'est pas adaptée.

Un vivier d'emploi plus présent sur la Plaine de l'Ain, mais des emplois trop souvent précaires. Face à la pénurie locale, beaucoup se tournent vers la Plaine de l'Ain qui apparaît a priori comme un pôle attractif pour l'emploi. Mais celle-ci connaît des limites par l'instabilité des emplois proposés et par l'isolement géographique de sa zone industrielle. Cela se répercute directement sur les travailleurs. Il y a beaucoup d'emplois à temps partiel, en CDD. En 2009, la commune de Saint-Vulbas abritant la PIPA enregistre une part de salariés en CDD, intérim, emplois aidés, apprentissage ou stage, supérieure d'environ 2 points à celle enregistrée sur le département. Les emplois salariés de la commune et, plus globalement, du département de l'Ain sont très fortement impactés par .../...

.../... l'intérim. Ainsi, si des emplois sont effectivement présents sur ce territoire, d'une part il faut pouvoir s'y rendre, et d'autre part, il s'agit souvent d'emplois instables favorisant la fragilité et donc la précarisation. Depuis le début de la crise économique et financière, ce territoire a particulièrement souffert : le chômage est dû à un fort emploi en intérim localisé dans la Plaine de l'Ain, et avec la crise des emplois ont été supprimés, ce qui participe au taux de chômage. Dans les entrepôts de la Plaine de l'Ain, il faut aussi mettre en relief la dureté du travail à l'usine. C'est souvent difficile et les gens qui travaillent là y sont parce qu'ils n'ont vraiment pas le choix et beaucoup lâchent prise, puis reviennent et ainsi de suite.

La prise en charge sociale des nouveaux pauvres. L'accès à un emploi précaire ne préserve pas de la pauvreté. Ce phénomène d'extension

de la pauvreté aux travailleurs est bien visible sur ces deux communes. Les assistantes sociales constatent qu'elles ne touchent plus les mêmes personnes. Ce sont des populations précaires qu'elles ne voyaient pas avant, des travailleurs pauvres qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts. Depuis la crise, ça augmente en flèche. De la même façon, il faut souligner un appauvrissement des travailleurs indépendants : ce n'est plus aussi facile d'avoir le statut d'entrepreneur : si un client ne paie pas, à leur tour ils ne peuvent pas payer et ils ne s'en sortent pas. Il y a de plus en plus d'auto-entrepreneurs au RSA.

L'accès aux modes de garde : une difficulté supplémentaire particulièrement prégnante chez les familles monoparentales. L'instabilité des emplois de la Plaine de l'Ain, ainsi que les horaires en 2/8 ou 3/8 souvent proposés obligent les parents

à trouver des modes de garde spécifiques pour leurs enfants. Et si la tâche n'est pas simple pour tous, elle l'est encore moins lorsque les revenus familiaux sont faibles ou lorsque la famille est monoparentale. D'autant que sur les deux communes, les places en crèche sont saturées. En ce qui concerne les modes de garde il y a une crèche sur Ambérieu qui est en capacité de recevoir 50 enfants, et il y en a 80 sur liste d'attente. Si la réalité des difficultés d'accès aux modes de garde est prégnante sur tout type de territoire pour les familles pauvres, la spécificité des espaces périurbains lointains renforce encore ces difficultés avec notamment l'éloignement géographique du lieu de travail et la faiblesse du choix de mode de garde. **Bernard.**

Nota : cet article s'est très fortement inspiré d'une étude publiée en juillet 2014 par la MRIE (Mission Régionale d'Information sur l'exclusion) que l'on peut télécharger sur internet.

Un classique de l'anarchisme :

Daniel Guérin : *L'anarchisme* (édition Folio)

À celles et ceux qui souhaitent s'initier à l'anarchisme, on ne peut que conseiller la lecture de ce petit livre de Daniel Guérin. Ce texte est structuré en trois grandes parties. La première expose ce que Guérin nomme *les idées force de l'anarchisme*. Il s'agit d'abord de résumer tout ce contre quoi l'anarchisme se construit. Être anarchiste, c'est d'abord refuser l'État comme structure politique fondée sur la domination de l'homme par l'homme. Cette critique n'épargne pas la démocratie bourgeoise, forme illusoire de la démocratie, qui n'est qu'un cache-sexe vulgairement jeté sur l'exploitation et la domination capitalistes. Elle n'épargne pas non plus le socialisme autoritaire (ancêtre des capitalismes d'État) contre lequel le mouvement anarchiste se définit dans la première Internationale. Cependant, les idées force présentées dans cette première partie ne sont pas uniquement de nature négative. En se référant aux premiers théoriciens fondateurs de l'anarchisme (Stirner, Proudhon, Bakounine..) Guérin en dégage la face positive : l'individu et les masses comme sources d'énergie révolutionnaire.

La seconde partie, intitulée *à la recherche de la société future*, démontre que l'anarchisme ne peut être considéré comme une utopie. Il s'agit bien d'un projet

politique cohérent, même s'il n'est pas question de définir les détails d'une société future dans la mesure où celle-ci sera ce que celles et ceux qui la construiront en feront. On peut en effet en esquisser les grandes lignes : autogestion, fédéralisme, socialisation de la production, forme des échanges.

La dernière partie (*l'anarchisme dans la pratique révolutionnaire*) retrace l'histoire de l'anarchisme de 1880 à 1939. Guérin insiste sur les moments où l'anarchisme a été confronté aux pratiques révolutionnaires : l'anarcho-syndicalisme, la révolution russe, les conseils d'usine italiens et la révolution espagnole.

Ce livre précieux constitue une bonne introduction à l'anarchisme. Il est disponible à la bibliothèque portative de la CLA.

Gia.



L'Ain en lutte

Antinucléaire. SDN poursuit ses occupations régulières de ronds-points pour réclamer la fermeture de la centrale du Bugey.

Éducation. 10 décembre : les parents d'élèves de Montluel se mobilisent. Ils ne veulent pas que les établissements scolaires de la commune sortent du dispositif d'éducation prioritaire à la rentrée 2015.

Bellegarde. grève : les six écoles fermées, et des perturbations au collège pour ne pas être exclus du réseau de réussite scolaire.

Grève dans plusieurs écoles du département pour défendre l'éducation prioritaire.

3 février : grève dans l'Éducation Nationale à l'appel de la FSU, syndicat majoritaire, sur des revendications purement catégorielles (salaires, conditions de travail). D'autres organisations syndicales, comme Sud, ont proposé d'élargir les revendications, mais la FSU a préféré faire cavalier seul. Résultat : gros bide.

Empoisonneurs poujadistes. Mercredi 10 décembre. Les buralistes de l'Ain rejoignent leurs complices de l'Isère, de la Drôme, de l'Ardèche et de la Saône-et-Loire pour se rassembler devant le siège du PS à Lyon. Ils protestent contre le paquet neutre de cigarettes qui risque de réduire le nombre de leurs victimes.

Industrie. Schoeller Arca Systems à Nurieux Volognat : grève à l'appel de l'intersyndicale CFDT, CFE-CGC CGT et FO pour protester contre les baisses d'effectifs induisant une augmentation de la charge de travail, le recours massif à l'intérim, les menaces, avertissements et humiliations, le non respect et la non application des accords signés, les disparités salariales, le non paiement des heures supplémentaires, la souffrance au travail.

S^t Gobain Lagnieu : débrayage le 22 janvier pour protester contre la vente de la branche verrerie (Verrallia).

Renault Trucks à Bourg : grève le 20 février à l'appel de la CGT, de FO et de Sud pour des hausses salariales et contre la suppression de deux primes (travail posté et repas).

Eurocast à Reyrieux : 90% des salariés de la production ont fait, jeudi 19 février et vendredi 20 février, 3 heures de débrayage. Un accord a été signé entre les organisations syndicales et la direction, le lundi 23 février : augmentation de salaire de 30 € et de 1 % pour les cadres ; prime exceptionnelle de 200 € ; prime d'assiduité augmentée de 20 € ; prime d'ancienneté déplaçonnée, le maximum passant de 15 à 18 ans.

Interprofessionnel. Grève interprofessionnelle le 9 avril à l'appel de la CGT, de la CNT, de FO, de la FSU et de Solidaires, contre l'austérité et la loi Macron. Une manifestation a rassemblé 700 personnes à Bourg en Bresse.



Médecine libérale. Grève des médecins de garde les samedi 31 janvier et dimanche 1er février contre le projet de loi Santé. Entre autres, ils s'opposent à la généralisation du tiers payant : le patient doit rester un co-chon de payant. D'autres journées de grève ont eu lieu en février. Les médecins libéraux, peu coutumiers de la grève, ont trouvé un autre mode d'action : refuser la carte vitale et envoyer une feuille de soins à la Sécu. Pour le remboursement, le patient n'aura qu'à patienter.

Migrants. La situation des demandeurs d'asile qui occupent le bâtiment de la route de Marboz depuis le 16 octobre se détériore. Le collectif Solidarité Migrants continue à les soutenir et organise régulièrement des manifestations à Bourg en Bresse (19 décembre). La préfecture et la muni-

cipalité PS font la sourde oreille.

Nantis. Grève des avocats et des notaires début décembre : s'ils protestent contre la loi Macron, ce n'est pas pour la même raison que les travailleurs.

Santé. Grève dans les EHPAD (Établissement d'hébergement pour personnes âgées et dépendantes) Sœur Rosalie à Confort et St Vincent à Musinens le 10 février. En cause : les conditions de travail se sont considérablement dégradées, réorganisation du travail sans aucune concertation, manque de personnels mais aussi injures envers certains salariés de la part de la nouvelle directrice.

16 mars : manifestation à Lagnieu des salariéEs de l'EHPAD de Lagnieu. En grève, ces salariées réclament plus de personnel.

Régulation du Centre 15 et centrale d'approvisionnement en matériel stérile et pansements du Centre hospitalier de Bourg-en Bresse : 10 jours de grève en mars et débrayages. Revendications : remplacement des arrêts de longue durée et création d'un second poste de médecin.

Taulards. 20 janvier. Mutinerie à la prison de Bourg en Bresse. 14 taulards avaient été enfermés dans une salle de classe pendant qu'on fouillait leur cellule. Ils se sont révoltés contre cette humiliation.

Transports. Jeudi 4 décembre : grève à l'appel de la CGT et de Sud-Rail pour protester contre les évolutions des conditions de travail des contrôleurs et s'opposer à la disparition de leur présence permanente à bord de certains trains.

18 décembre : grève des routiers à l'appel de l'intersyndicale CGT, FO, CFTC et CFE-CGC pour peser sur les négociations salariales avec le patronat.

Mercredi 24 décembre : grève des TER lignes : Mâcon-Bourg- Ambérieu, et Bourg-Oyonnax-S^t-Claude.

SNCF : grève le 7 février suite à l'agression de deux contrôleurs.

Em et Gia

Anarchives de l'Ain :

Un trimardeur mathématicien

Sous la rubrique « Anarchives de l'Ain », L'Éclat publie depuis son n°3 des documents d'archives inédits relatifs à l'histoire de l'anarchisme dans le département de l'Ain. Tout comme les Archives nationales, les Archives départementales de Bourg-en-Bresse conservent en effet des milliers de pièces manuscrites intéressantes cette question, auxquelles la CLA a pu avoir accès.

Lors de nos visites aux archives départementales (voir les précédents numéros de l'Éclat), nous avons croisé le destin d'un grand nombre de vagabonds, fichés à l'état vert et sillonnant le département, le plus souvent seuls et à pied. Personnages hauts en couleurs, grandes gueules, portés sur la boisson, ils sont fichés comme anarchistes, même s'ils ne semblent pas fréquenter les groupes organisés.

Étienne Marius Noël Bor est un de ceux-là, mais il s'en démarque par son degré d'instruction. La grande majorité des trimardeurs fait la route en vendant des chansons et de menus objets ou travaille épisodiquement en louant ses bras. Bor, né à Montpellier le 25 décembre 1857, est bachelier es lettres et es sciences. Il aurait enseigné les mathématiques avant d'être révoqué. On sait aussi qu'il fut expulsé de Genève.

On signale sa présence dans l'Ain dès 1896. Il parcourt le département dans tous les sens (Gex, Thoissey, Trévoux). Il est soumis à une étroite surveillance. Lorsqu'il est écroué pour vagabondage à la maison d'arrêt de Gex le 16 septembre 1899, il a déjà subi 32 condamnations.

Malgré son degré d'instruction, ses discours ne semblent pas particulièrement élaborés : il se contente le plus souvent de proférer des injures et des menaces, ce qui lui vaut de fréquents séjours en prison. C'est ainsi que, le 28 octobre 1902, il s'en prend aux gendarmes venus l'inter-

pellier : « Les gendarmes, je les emmerde ». Il se laisse néanmoins conduire au poste, où il réitère : « J'emmerde le lieutenant, le capitaine, le commandant et la moitié des gendarmes ; l'autre moitié, je l'ai au derrière ». Le tout, en se tapant sur la cuisse. Résultat : un mois de prison. En août 1900, il avait déjà purgé 10 jours de prison pour outrage au Maire de Thoissey qu'il avait apostrophé dans des termes semblables.

Comme quoi la rigueur mathématique n'est pas incompatible avec la truculence du langage.

Gia.

Sources : Archives départementales de l'Ain (ADA) — M 934/12. Anarchistes. Dossiers individuels et divers (1894-1914). M 1343. Listes d'anarchistes. Antimilitaristes. Camelots du Roi, etc. (1903-1923).



Mémoires de Brand alias Arrigoni

Brand alias Arrigoni (1894-1986), Mémoires recueillies par Paul Avrich ⁽¹⁾. Cette interview a été publiée en juillet 1996, en Italie, dans le n°7 de *Leggere l'anarchia* du bulletin diffusé par le Centre d'Études Libertaires Giuseppe Pinelli de Milan. Il s'agit d'un anarchiste individualiste, toujours présent au milieu des batailles politiques et sociales de la majeure partie du XX^{ème} siècle et à travers le monde entier. Sa conception de l'individualisme se différencie sur différents aspects d'avec celle du poète futuriste « Novatore » (Abele Ricieri Ferrari dit Renzo Novatore 1890-1922), mais comme l'explique Arrigoni dans la dernière partie de l'interview, dans l'anarchisme il n'existe pas d'évangiles à suivre ni de dogmes à respecter. L'important, c'est de suivre son cœur et son cerveau, et résister et lutter. Toujours et de toutes les manières.

⁽¹⁾ – Paul Avrich (1931 – 2006) était historien-enseignant au *Queens College* de New York. Il a fait des recherches sur l'anarchisme dont une contribution sur l'histoire de l'anarchisme en Russie et aux États-Unis.

Par souci d'information, le traducteur a donné, en italique, quelques précisions sur les noms des personnes citées. Dans le passage précédent (voir l'Éclat N° 11) Arrigoni rappelle qu'en 1915 la majorité des socialistes et radicaux abandonnent le pacifisme en faveur de l'engagement belliqueux.

... (Suite) Mais les anarchistes milanais se sont farouchement opposés à la guerre. Nous n'avons pas suivi Kropotkine (1) et les autres, mais jusqu'à la fin nous

avons maintenu notre engagement antimilitariste. La dernière manifestation antimilitariste, ce sont les anarchistes qui l'ont organisée. Nous avons édité cinq mille tracts : « Tous, place du Dôme pour protester contre la guerre » (2). Avec un petit groupe, nous avons tourné d'une usine à l'autre pour les distribuer et deux d'entre nous ont été arrêtés. Mais le succès a été de grande ampleur. La place était comble de jeunes ouvriers qui criaient : « A bas la guerre ! ». Nous nous sommes battus et j'ai perdu deux dents. Les violences ont duré cinq heures, tard dans la nuit, jusqu'à une heure. Peu après ces événements, j'ai reçu la lettre d'enrôlement militaire, mais en tant qu'expert mécanicien, j'ai eu l'autorisation de travailler dans une usine, en uniforme, et faire les exercices militaires le samedi. C'est à ce moment-là que je me suis organisé pour m'enfuir du pays. Mes compagnons Ugo Fedeli (3) et Francesco Ghezzi (4) (que plus tard nous avons cherché en vain à sortir de Russie) travaillaient dans la même usine, mais à cette date j'étais le seul à porter l'uniforme. Après deux mois de militaire, nous avons décidé de provoquer une grève ; j'ai été désigné responsable du comité de grève. L'usine était sous commandement militaire (elle produisait des réflecteurs pour l'armée) et ainsi j'ai été contraint de m'enfuir. .../...

.../... Il m'a fallu deux mois pour traverser les Alpes et pour arriver en Suisse. J'ai réussi à atteindre Genève, mais après une manifestation contre la guerre, là-bas aussi j'ai été arrêté avec trois compagnons et je suis resté trois mois en prison. Une fois, alors que je donnais une boîte de sardines à un ami, dont la cellule était située sous la mienne, un chien de garde a senti l'odeur et s'est mis à aboyer. Ils m'ont fourré au trou où Luccheni (5), selon les dires du geôlier, avait séjourné six ans. À quatre, nous avons fait la grève de la faim, et Luigi Bertoni (6) a lancé une campagne pour notre libération, qui a finalement eu le succès escompté. À cette époque, il y avait quelques centaines de déserteurs italiens en Suisse dont la moitié était des anarchistes. J'ai décidé d'apprendre l'allemand et, pour ce motif, je suis parti à Lucerne où j'ai travaillé comme tourneur sous l'étroite surveillance de la police helvétique. Chaque jour, les policiers m'escortaient de la maison au travail et du travail à la maison. Trois mois après, je me suis déplacé à Zurich où j'ai encore travaillé dans une usine, pendant environ un an. À la fin de 1917, après la révolution bolchévique, nous autres anarchistes italiens de Zurich avons eu l'idée de commencer, ici aussi, la révolution en organisant une manifestation contre la guerre qui aurait dû se propager d'abord en Suisse et puis jusqu'aux nations en guerre. L'idée aujourd'hui semble fantaisiste, mais à l'époque il y avait un mécontentement diffus contre la guerre et un sentiment tout autant diffus de rébellion à l'égard de l'ordre social dans toute l'Europe. Mais, après deux ou trois jours de manifestations et d'accrochages violents avec la police, nous avons été contraints de renoncer. Quand la loi, qui établissait que tous les déserteurs devaient être internés jusqu'à la fin de la guerre, a été votée, nous avons décidé de nous réfugier, en traversant l'Allemagne, aux Pays-Bas. On était

au début de 1918. Tandis que nous traversions l'Allemagne en train, près de Karlsruhe j'ai été arrêté et je suis resté plusieurs semaines en prison. Après, ils m'ont relâché et ils m'ont permis de travailler comme tourneur dans une petite usine de la Forêt Noire. J'ai saboté mon tour, dans un acte de protestation contre la guerre, et j'ai fini de nouveau en prison à Karlsruhe. Je risquais le peloton d'exécution, et c'est pourquoi j'ai commencé à penser comment sortir de cette situation. J'ai arrêté de manger, pour m'affaiblir, avec l'espoir qu'ils me transfèrent à l'hôpital. À dessein, je me suis égratigné la tête sur le dallage et, en sang, j'ai fait semblant de m'évanouir. Un médecin est arrivé, il m'a ausculté et il a dit : « Il est un peu sous-alimenté, mais pour le reste, tout va bien ! ». Alors j'ai écrit au commandement militaire à Karlsruhe pour demander un procès, ou de me relâcher. Par manque de preuves, ils ont décidé de me laisser partir. Je suis retourné au travail, d'abord à Karlsruhe, puis à Francfort, où je suis resté jusqu'à la fin de la guerre, toujours en travaillant comme tourneur. La guerre terminée, nous autres anarchistes italiens nous brûlions d'envie d'aller à Berlin, car on pensait que là-bas une révolution allait éclater. J'avais appris, tout seul, à jouer du violon et, me faisant passer pour musicien, je me suis rendu en train à Berlin pour « faire un concert ». Berlin était en pleine agitation révolutionnaire. Pour vivre, je vendais *Le Drapeau Rouge* de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Quand, en janvier 1919, la révolution spartakiste a explosé, avec d'autres anarchistes et socialistes italiens j'ai participé à l'occupation de la rédaction du « Vorwaerts », tandis que les spartakistes occupaient la gare ferroviaire et d'autres points stratégiques autour de la ville. L'occupation a duré huit jours et j'ai été le seul à échapper à l'arrestation par

les troupes de Noske (ministre allemand de la guerre) parce que j'avais été envoyé pour chercher des habits propres. Au retour, quand je me suis aperçu que les troupes avaient encerclé l'immeuble du « Vorwaerts », j'ai feint d'être un habitant du quartier (je parlais très bien l'allemand). Je suis resté caché dans différents endroits (surtout dans des maisons de spartakistes) pendant huit jours. Quelqu'un a eu l'idée de nous envoyer, un compagnon et moi-même, en Russie comme prisonniers de guerre rapatriés. Nous sommes restés en Russie pendant trois mois... **REP.**

1 Pierre Kropotkine (1842-1921) est un théoricien du communisme libertaire. En 1916, Kropotkine co-rédige avec Jean Grave, le « Manifeste des Seize ». Ils prennent ainsi publiquement parti pour le camp des Alliés et contre l'agression allemande. On les appelle les « défensistes », ils s'opposent aux « antimilitaristes ».

2 La place du Dôme est une place centrale de Milan

3 Ugo Fedeli alias Hugo Treni (1898-1964), secrétaire de la Fédération Anarchiste Italienne dans l'après-guerre

4 Francesco Ghezzi (1893-1942) ; interdit de séjour dans de nombreux pays d'Europe, il demande l'asile à l'URSS en 1923. Ghezzi est condamné, le 31 mai 1929, à trois années de camp de travail et d'isolement, pour activité contre-révolutionnaire. Il est envoyé à Souzdal, à 250 km au nord-est de Moscou. Libéré, il est de nouveau arrêté en 1937. Condamné à huit ans de travaux forcés, pour les mêmes motifs, Ghezzi quitte la Loubianka pour se retrouver dans un camp de travail du Cercle polaire.

5 Luigi Luccheni (1873-1910), il poignarde le 10 septembre 1898, l'impératrice Élisabeth d'Autriche qui séjournait à Genève.

6 Luigi Bertoni (1872-1947), proche d'Errico Malatesta, a été toute sa vie typographe, éditeur et rédacteur du « Réveil anarchiste » à Genève, de 1900 à 1946.

Le fer et l'or

[Ricardo Flores Magón, « El Hierro y el Oro », Regeneración 209, (21 janvier 1911), traduit de l'espagnol par Gia.]



L'eau charria un éclat d'or et une particule de fer, les déposant côte à côte au bord du ruisseau.

En voyant son voisin, l'Or se sentit blessé dans son orgueil aristocratique par cette velléité du destin qui avait voulu le placer à côté de ce métal méprisable.

- Éloigne-toi de moi, métal

vulgaire ; ton contact m'avilit !

Le Fer méritant resta immobile, comme s'il n'avait rien entendu.

- Va-t-en, fer terne et sans éclat, car je suis l'Or ; ce splendide métal qui luit glorieusement sur la couronne du monarque ; qui brille comme une étoile sur les décorations du militaire ; qui respandit lumineusement au cou exquis de la belle aristocrate. Je suis l'illustre métal qui ne connaît que le contact de mains distinguées ou la caresse de la soie des poches du Monsieur. Je suis l'Or : conquérant des volontés, rêve du pauvre, propriété du riche, maître du monde, dieu de l'humanité...

- Je me moque de ta grandeur, l'interrompt le Fer. Il n'y a aucune grandeur à ceindre le front du tyran, à décorer la poitrine de l'assassin professionnel ou à embellir la chair de la prostituée de haut rang. Ha, Ha, Ha ! Je me moque de ta vaine grandeur, métal prétentieux dont l'orgueil ne peut même pas se fonder sur le fait de servir de clou à un vieux soulier. L'humanité ne te doit que douleur, infortune, guerre... Je

suis le Fer, l'obscur métal qui permet les bonnes récoltes ; le modeste métal sur lequel se fonde le progrès industriel. Je ne mets pas en valeur les charmes de la courtisane ; je ne décore pas la poitrine du militaire ; je ne suis pas caressé par des mains délicates ; je ne connais pas la douceur de la soie, mais quand le travailleur me saisit dans ses mains rudés, le monde se met en mouvement, le progrès se met en marche. Si je disparaissais, l'humanité sombrerait dans la barbarie et le monde ne serait que ténèbres. Je suis le Fer, ce modeste métal dont on fait le marteau, la houe, la machine, le chemin de fer... vertèbres, tendons, muscles et artères de la civilisation et du progrès. Quand je brille sur la lame du poignard, le tyran se met à trembler ; la Liberté sourit quand je me présente sous la forme d'une bombe ; le cœur du prolétaire se remplit d'espoir quand il me caresse sur la gâchette du fusil vengeur. Fondement de la civilisation, promesse de liberté : voilà ce que je suis. L'Or, humilié, se tut.

SOMMAIRE :

- p. 1. **Édito : *Supprimons les frontières !* par Gia.**
- p. 2-3. **À propos des Femmes et du Rojava, par Em.**
- p. 2. **Des filles s'organisent dans l'Ain, par CKO.**
- p. 3-4. **L'humour comme vecteur de la domination masculine, par Em.**
- p. 4-6. **Technique Vs technologie, par Julien.**
- p. 6-7. **Création d'un Collectif Solidarité Migrants à Hauteville dans l'Ain, par Julien.**
- p. 7-8. **Le R.S.A. et la chasse aux pauvres, par Bernard.**
- p. 8-12. **Dossier : la pauvreté dans les territoires périurbains, par Bernard.**
- p. 12. **Un classique de l'anarchisme : Daniel Guérin : *L'anarchisme*, par Gia**
- p. 13. **L'Ain en lutte, par Em et Gia.**
- p. 14. **Anarchives de l'Ain : Un trimardeur mathématicien, par Gia.**
- p. 14-15. **Mémoires de Brand alias Arrigoni (suite), par Rep.**
- p. 16. **R. Flores Magón, *Le fer et l'or*, traduit par Gia.**